L'inquiétante étrangeté des gravures de Pablo Flaiszman

Article paru dans *Art & Métiers du Livre* n°328 septembre-octobre 2018.

Auteur : Laurence Paton

Tous droits réservés : Éditions Faton



L'inquiétante étrangeté des gravures de Pablo Flaiszman

Voyage dans l'univers singulier de Pablo Flaiszman, dessinateur et graveur d'origine argentine installé à Paris depuis 18 ans, qui a trouvé sa voie d'excellence dans les à-plats de l'aquatinte. Lauréat de nombreux prix, cet artiste qui rêvait d'être peintre et dont le parcours peut se lire comme une quête de liberté, dans l'art comme dans la vie, a trouvé le moyen de peindre par la gravure. Ses estampes hantées, dont les plus récentes sont actuellement exposées à la galerie l'Échiquier à Paris, rayonnent d'un grand pouvoir d'attraction.

Par Laurence Paton



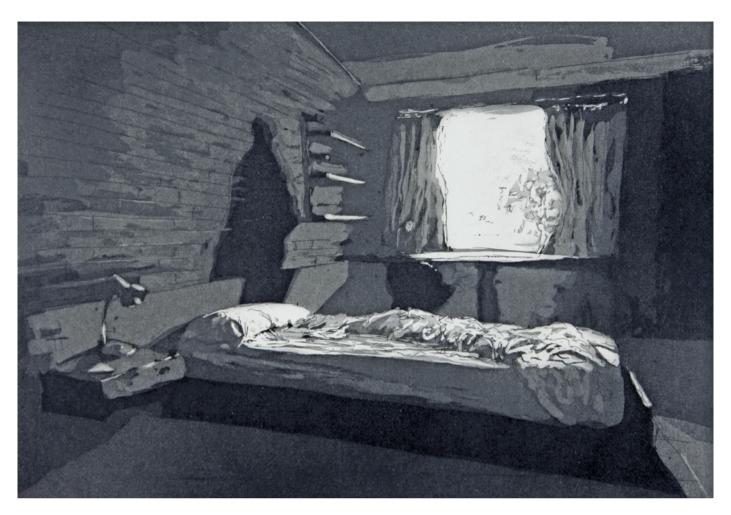
vec Pablo Flaiszman, l'intime devient étrange, et le familier inconnu. Quoi de plus intime et quotidien en effet qu'un lit, un lit défait dont les draps gardent encore dans leurs plis l'empreinte du dormeur ? C'est le sujet de La Sieste, œuvre gravée à l'eau-forte et à l'aquatinte, qui a valu à son auteur de recevoir en 2015 le prix spécial du Maire lors de la 7^e Biennale de l'estampe de Saint-Maur, dont le thème cette année-là était « Traces ». Mais, derrière le lit et se confondant avec le mur, une ombre est restée là, et y restera, semblet-il, pour l'éternité, une ombre qui veille et qui guette près de la fenêtre où le soleil aveugle. Cette sieste intemporelle et brûlée de lumière, avec des noirs et des blancs

très contrastés, nous transporte dans un autre monde, un monde de traces et de réminiscences comme autant de vestiges archéologiques à explorer, un monde secret à déchiffrer et où règne l'ange du bizarre. « Lorsque je grave une plaque, quelque chose doit me déranger, explique Pablo Flaiszman. Il faut qu'il y ait un mystère, un élément qui intrigue. Sinon pour moi la plaque n'est pas finie. »

Ainsi dans une de ses toutes dernières planches, Menu enfant, montrant un jeune garçon à table avec ses parents, il a finalement, après avoir tiré une première épreuve, recadré l'image pour enlever le visage du père et la partie gauche de la tête de la mère, vue de dos. Non seulement

Pablo Flaiszman dans son atelier. © Pablo Flaiszman.

Page de gauche : Célébration, eau-forte, aquatinte, plaque : 38 × 28 cm, papier : 65 × 50 cm, 2016.



De haut en bas : La Sieste, eau-forte, aquatinte, plaque: 26×40 cm, papier: 38×56 cm, 2014.

Menu enfant, eau-forte, aquatinte, plaque: 36 x 42 cm, papier : 50×65 cm, 2017.

pour faire de l'enfant le personnage principal, mais également pour accentuer encore le côté insolite de la scène, déjà suggéré par la disposition du triangle familial autour de la table - le père et le fils en diagonale, la mère et son enfant très rapprochés. Siestes avec ou sans dormeur, repas familiaux ou réunions festives, chambres, lits, chaises et armoires, tables et vaisselle, bouteilles et



verres renversés, personnages et mains : on l'aura compris, les estampes de Pablo Flaiszman sont ancrées dans notre quotidien. Mais l'artiste les fait vite basculer dans un univers très personnel, souvent énigmatique et parfois menaçant, un univers au bord de la chute qui évoque une sorte de théâtre de l'inconscient où l'inquiétante étrangeté chère à Freud serait en bonne place. Pour parvenir à cet art très épuré et abouti qui sait aller à l'essentiel, plusieurs étapes auront été nécessaires, du dessin à la gravure en passant par la peinture. Un parcours riche d'enseignement esthétique, fait de choix, de renoncements et de départs, qui peut se lire comme une quête de liberté.

De la peinture à la gravure

Né à Buenos Aires en 1970 dans une famille d'origine polonaise émigrée en Argentine depuis deux générations, Pablo Flaiszman dessine dès son plus jeune âge. L'environ-

« Pour parvenir à cet art très épuré et abouti qui sait aller à l'essentiel, plusieurs étapes auront été nécessaires, du dessin à la gravure en passant par la peinture. »

nement culturel dans lequel il grandit - son père, médecin homéopathe renommé, a des facilités et un goût prononcé, quoique contrarié, pour les arts plastiques - est propice à son éveil esthétique aussi bien pictural que littéraire et musical. Aussi, quand il interrompt rapidement des études de psychologie entreprises par défaut à la fin de son cursus secondaire, hésite-t-il un instant entre la peinture et la musique. Jugeant cette dernière « trop intellectuelle », il choisit la peinture et le dessin qu'il apprend durant cinq ans avec l'artiste Luisa Reisner, tout en suivant, à la demande de son père, heureux mais inquiet de le voir s'engager dans une carrière artistique, une école de graphisme pendant trois ans. Mais à cette époque le jeune homme n'a plus de doutes sur sa vocation: il veut être peintre.

Sa première exposition personnelle dans la capitale argentine, en 1994, est constituée exclusivement de peintures à l'huile, très colorées et montrant beaucoup de visages. Parallèlement, il commence à pratiquer le dessin d'après modèle vivant, ce qu'il ne cessera plus de faire, à l'Asociación Estímulo de Bellas Artes de Buenos Aires comme à l'Académie de la Grande Chaumière à Paris, au début pour avoir « les figures humaines dans la tête », par la suite par plaisir et « pour se reposer de la gravure ». Bientôt Luisa Reisner, qui était également graveure mais ne montrait pas son travail à ses élèves pour ne pas les influencer, oriente, au vu de ses dessins, le jeune artiste vers celui qui lui a appris l'art de l'estampe : Alfredo de Vincenzo. Ce dernier enseigne la gravure à l'École nationale des beauxarts de Buenos Aires. Il décèle chez Pablo Flaiszman, qui lui montre son book de peintures, une réelle sensibilité à la ligne et aux noirs et blancs. Et lui fait bientôt comprendre que sa voie est à chercher plus du côté du dessin et de l'estampe que de la peinture : « Plus tôt tu l'acceptes, et plus heureux tu seras, m'a-t-il dit. Ce fut un grand soulagement pour moi : je n'allais plus chercher à faire le grand tableau à l'huile en couleurs dont rêvent tous les peintres! » Alfredo de Vincenzo était buriniste mais se faisait un devoir de montrer à ses élèves toutes les techniques. Peu convaincu par le burin, qu'il juge très pur mais trop austère pour lui, son jeune élève



Pablo Flaiszman dans son atelier. © Pablo Flaiszman.



De haut en bas : Blanc cassé, eau-forte. aquatinte, plaque: 40×60 cm, papier: 57×76 cm, 2017.

Fluir, vernis mou et aquatinte, plaque: 30 x 40 cm, papier : 50×65 cm. 2018.

découvre l'eau-forte et l'aquatinte, qui vont lui permettre, la première, de retrouver la liberté de la ligne qu'il aime dans le dessin et, la seconde, de jouer avec les infinies nuances et valeurs de la palette du peintre, ici traduites en noir et blanc. « Pour obtenir des gris avec la pointe sèche ou le burin, il faut superposer les tailles, explique Pablo Flaiszman. L'aquatinte c'est autre chose, c'est la peinture... » Ce procédé consistant à recouvrir la plaque de grains de résine, en la plaçant généralement dans une grande boîte, puis à la chauffer avant de la tremper dans l'acide, donne en effet à la gravure l'aspect du dessin au lavis. Le fond

grainé retient l'encre et produit un ton - suivant la grosseur des grains, on obtiendra une teinte plus ou moins légère.

Nouvelle vie à Paris

Commence alors pour Pablo Flaiszman une exploration des techniques et des possibilités artistiques offertes par la gravure qui se poursuivra à Paris, où l'artiste émigre en 2000 - deux mois avant sa trentième année - afin de « créer sa vie », comme il le dit sobrement aujourd'hui. Ne parlant pas français, n'ayant aucun contact dans la capitale hormis quelques adresses d'ateliers de gravure, sans argent, il voulait « repartir de zéro ». Cet exil choisi et vécu comme une renaissance lui aura sans doute permis de prendre un recul suffisant avec son passé pour pouvoir le rêver et le recréer. Au début, il survit en exerçant différents petits métiers, notamment à l'ALI (Association lacanienne internationale), où il est aussi bien manutentionnaire que concepteur de documents, puis obtient assez vite des bourses. Sa rencontre avec l'artiste danois Bo Halbirk, dans l'atelier duquel il acquiert sa maîtrise de l'aquatinte et poursuit ses recherches, est déterminante. Il délaisse progressivement la couleur. Ainsi sur ses premières gravures, exposées pour certaines d'entre elles à Buenos Aires, les bistres, jaunes, orangés, bleus ou verts sont toujours présents, soit qu'il pratique la technique du roulage comme dans Éclipse (1999) - le fond est coloré par le passage d'un rouleau sur la plaque où les personnages gravés à l'eau-forte ont été préalablement masqués -, soit qu'il réalise des aquatintes en couleurs comme Tal vez cuatro (Peut-être quatre), 2004.

Ce renoncement va de pair avec l'abandon des créatures plus ou moins fantastiques nées de son imagination qu'il représentait jusqu'alors, notamment dans ses collages et ses dessins à l'aquarelle et au fusain, au profit de figures plus réalistes. « Les personnages créés sans référence à la réalité prennent vite des allures de monstres, souligne l'artiste. Et on a fortement tendance à se répéter. » Pablo Flaiszman s'oriente alors vers l'art du portrait que lui ont conseillé, l'un comme l'autre et avec une belle prescience, Luisa Reisner et Alfredo de Vincenzo. Certaines de ses œuvres d'alors, comme le portrait de Stanislav Marijanović, 2008, graveur célèbre pour ses illustrations de livres d'enfants, ou celui de sa mère, Madre mía, 2009, éclatent littéralement de lumière, grâce aux touches de blanc qui évoquent la manière d'un Cézanne - on croit voir les mouvements du pinceau et de la main du peintre. D'autres, comme la série d'autoportraits, sont extrêmement mystérieux : visage totalement dans l'ombre où seul un œil blanc apparaît, tête découpée et détourée, apparition d'un drôle de double comme dans Ma mélancolie (variations d'autoportrait), 2006, ou Nocturne (variations d'autoportrait), 2007. Regardant ces autoportraits réalisés à l'eauforte et à l'aquatinte, on se souvient que Pablo Flaiszman a commencé à faire des gravures à partir de collages, tant les différentes morsures qui s'interpénètrent donnent à voir une superposition des mondes, ici les diverses facettes d'une personnalité, comme plusieurs strates de temps où les souvenirs sont mêlés d'imaginaire.



Penser en négatif et en miroir

Ces strates de temps qui coexistent harmonieusement et créent cette impression d'inquiétante étrangeté très frappante dans son œuvre sont encore plus visibles dans la série des scènes d'intérieur qu'il grave à partir de 2010. Jusque-là, l'artiste commençait par un dessin préparatoire. Dorénavant, il part de photos qu'il prend lui-même pour fixer une expérience personnelle ou choisit parmi de vieux clichés de famille scannés à son départ de Buenos Aires. Ces images sont ensuite recomposées et retravaillées à l'ordinateur. Ainsi la première pensée de La Sieste est-elle née d'une photo prise dans

De haut en bas : Stanislav Marijanović, eau-forte

et aquatinte, plaque: 40 × 30 cm, papier: 76 x 56 cm, 2008.

Ma mélancolie (variations d'autoportrait), eau-forte et aquatinte, plaque : 39×49 cm. papier : 56×76 cm, 2006.



Les gravures de Pablo Flaiszman



De haut en bas :Otro paso, eau-forte et aquatinte, plaque :
60 × 80 cm, papier :
76 × 112 cm, 2012.

Fontaine de jouvence, vernis mou et aquatinte, plaque : 49,5 × 34,5 cm, papier : 76 × 57 cm, 2018.

une chambre d'hôtel. Celle de Otro paso (2012), d'une photo prise par le graveur lors d'un week-end à la campagne, et pour les petits personnages du fond, de portraits de sa collection. « On ne choisit pas ses sujets, ils vous choisissent, dit l'artiste. Le travail de photomontage est long, je cherche, c'est assez inconscient aussi, quelque chose me plaît qui m'a fait prendre la photo, quelquefois, je ne le retrouve pas. » Jusqu'au tirage final, l'ensemble demande une grande patience, et une agilité d'esprit certaine pour penser en négatif et en miroir. Après avoir reporté à l'eau-forte et/ou au vernis mou le contour de l'image sur la plaque de zinc ou de cuivre, plusieurs aquatintes et de nombreuses morsures seront nécessaires pour obtenir les nuances désirées - les grains de résine se superposent comme des aquarelles. Chaque nouvelle morsure nécessite au préalable la pose d'un vernis, au temps de séchage assez long, pour préserver de l'acide les parties à conserver. Les parties trop mordues, c'est-à-dire trop noires – car l'art de la gravure comporte des risques - sont éclaircies au grattoir et au brunissoir.

Trouver un équilibre entre les noirs et les blancs et entre le dessin et la gravure, telles sont les questions esthétiques qui soustendent l'œuvre de Pablo Flaiszman et lui donnent son grand pouvoir d'attraction. Un équilibre fragile, intuitif et toujours à réinventer – l'artiste parle même de dilemme – au centre de son parcours artistique. Les récentes œuvres exposées actuellement à la galerie l'Échiquier montrent ainsi une

ré-orientation de son art vers plus de spontanéité. L'artiste accepte dorénavant de laisser des traces de son travail au brunissoir et au grattoir - au lieu de le recouvrir par une aquatinte ainsi qu'il le faisait auparavant -, comme ce magnifique fond gris-blanc que l'on peut admirer dans Célébration, estampe inspirée par la découverte des monotypes de Degas, ou dans Veille. Le résultat est plus pictural et vivant, moins photographique et lisse. Second changement : l'emploi de plus en plus fréquent du vernis mou, qui donne une ligne plus déliée, comme dans Fontaine de jouvence ou Le Lendemain. Contrairement au vernis dur, qui nécessite l'emploi d'une pointe de métal, le trait est ici tracé directement au crayon sur un papier léger posé sur le vernis. Ce n'est plus métal contre métal et l'artiste a la même aisance que lorsqu'il dessine. « L'évolution de l'artiste, souligne Pablo Flaiszman, c'est de gagner en liberté.»

Mémoire des ombres

Des premières gravures à celles que nous connaissons aujourd'hui, le chemin parcouru par l'artiste est impressionnant. Si sa manière



« Au-delà de la recréation d'une histoire personnelle, ses estampes s'enracinent dans la chambre secrète de notre mémoire où le passé peut soudain ressurgir. »

a considérablement évolué, la présence humaine est toujours son thème central, qu'elle soit représentée de manière plus ou moins réaliste, ou transformée et morcelée comme ces personnages aux multiples bras et mains qui semblent en mouvement, ou encore évoquée sous forme de silhouettes ou de reflets. Car, même si la figure est absente de l'image, elle a été là, présente et bien réelle, et il en retrouve la mémoire, qu'il fait sortir de sa plaque de métal comme les ombres sortent des murs.

La série de chaises qu'il grave lorsqu'il emménage début 2016 dans son nouvel atelier du 18e arrondissement – il travaillait auparavant dans celui de l'artiste Sylvie Abélanet à Charenton-le-Pont – est à cet égard édifiante. À son arrivée, les lieux sont totalement vides, à l'exception d'une vieille chaise cannée laissée par les anciens occupants. L'artiste se saisit immédiatement de cette vision pour s'approprier de manière artistique ce local qui lui semble très impersonnel. Ma propre chaise inaugure la série : posée au fond de l'atelier près d'une mince ouverture conduisant sans doute à une autre pièce, la chaise est entourée de noir et de gris, et par cette ouverture plongée dans les ténèbres apparaît la tête d'un personnage, plus suggérée que vraiment montrée. Seule son ombre se détache distinctement sur le mur d'en face... Désormais, grâce à cette simple chaise, une présence hante les lieux et l'artiste peut jouer avec elle. Viennent ensuite Pesanteur, puis Apesanteur où, comme c'est souvent le cas dans ses gravures récentes, les objets sont en déséquilibre, au bord de la chute, comme si le monde qui les entourait était flottant, puis la très troublante chaise de Au miroir, légèrement en contre-plongée et très éclairée. Notre regard est irrésistiblement attiré par cette chaise en gloire jusqu'à ce que nous découvrions, posé au sol, un miroir où se reflète, vu de dos, un homme qui y est assis. Saisissant!

Si l'œuvre de Pablo Flaiszman, riche aujourd'hui d'environ 130 planches, est capable de susciter un tel écho, c'est aussi parce qu'elle interroge les modalités de notre présence au monde. Au-delà de la recréation d'une histoire personnelle, ses estampes s'enracinent dans la chambre secrète de notre mémoire où le passé, inséparable du génie des lieux, peut soudain ressurgir, révélé par la lumière aveuglante et contrastée de ses blancs et de ses noirs, ou la poésie singulière et mélancolique de ses gris. Une lumière d'enfance, Luz de infancia, qui nous parle à tous.

Pablo Flaiszman, site Internet: pabloflaiszman.com

De l'autre côté, exposition des aquatintes de Pablo Flaiszman, jusqu'au 12 octobre 2018, galerie l'Échiquier, 16, rue de l'Échiquier, 75010 Paris. Du mardi au vendredi de 14h30 à 18h30, le samedi jusqu'à 19h. Site Internet: galerie-echiquier.com

Sauf mention contraire, les photos illustrant cet article sont à créditer à René Brassart.



De haut en bas : Ma propre chaise, eau-forte et aquatinte, plaque: 56 x 38,5 cm, papier: 76 × 57 cm, 2016.

Luz de infancia, eau-forte et aquatinte, plaque: 40 x 40 cm, papier: 60 x 56 cm, 2013.

